

CRITIQUE ET DIFFERENCE CHEZ LES PHILOSOPHES IBERO-AMERICAINS

Alain GUY

(Université de Toulouse)

Un récent cantique, d'une paroisse chrétienne de France, nous exhorte à une fraternelle convivence universelle, dans la reconnaissance loyale de nos différences et lance l'appel suivant à nos contemporains:

“Accueillons-nous avec nos différences,
Pour échanger nos talents et nos dons,
Et partageons nos joies et nos souffrances
Comme un repas qui devient communion!”

Ce discernement, qui s'efforce de comprendre pacifiquement autrui dans l'esprit du pluralisme, se manifeste notamment en Ibéro-Amérique - cette aire culturelle trop souvent ignorée ou méconnue par la philosophie d'hier et d'aujourd'hui. Pour ma part, je relève avec sympathie chez les élites intellectuelles de ces pays d'Amérique Latine, en ces décennies, une remarquable prise de conscience de l'identité de leurs peuples, vis-à-vis de la prépondérance européenne et nord-américaine; j'y observe aussi une généreuse incitation à réaliser, au-delà même de la spécificité de chacun, la complémentarité et, peut-être même, - au terme d'un courageux mais long processus - la communion de ces civilisations si diverses... Comme l'enseignait Pascal, après Platon: “tout est un et tout est divers”.

La perception délicate de l'originalité des valeurs autochtones du Nouveau-Monde ibéro-américain surgit, quoique timidement, dès les premiers temps de la conquête espagnole et portugaise, dont les deux moteurs étaient l'avidité économique et apostolat religieux; elle se manifeste ainsi (presqu'exclusivement, hélas!) chez les meilleurs missionnaires, qui prêchèrent, contre les rapaces armateurs et colons, un minimum de respect envers les indigènes, au sein de cette vaste transculturation opérée par les deux couronnes péninsulaires. Tel fut, d'abord, le cas du dominicain Bartolomé de Las Casas (1485 - 1553), qui défendit, à l'encontre de Juan Ginés de Sepúlveda et de bien d'autres colonialistes fanatiques, les droits des Indiens (cf. son grand ouvrage ***La destrucción de las Indias por los Españoles***, 1543). Pareillement, son ami Francisco de Vitória (1480-1546) un autre dominicain, qui professait à l'Université de Salamanque, publia en 1537 sa célèbre *Relectio de Indis*, où sont énoncées avec rigueur les limites de la colonisation au Nouveau-Monde. Même note progressiste chez les Franciscains Zumárraga et Vasco de Quiroga (évêque de Michoacán et organisateur d'une société communiste indienne), chez Torribio de Mogrovejo, chez Francisco Cervantes de Salazar (disciple de l'humaniste érasmisant Juan Luis Vivès), chez le Péruvien Guacilago de la Vega el Inca (Inspiré par Léon l'Hébreu), chez l'Argentin Luis de Tejada (Admirateur de Pic de la Mirandole), chez l'augustin mexicain Alonso de la Vera Cruz(1504-1584), qui apprit la langue tarasque et, soutint constamment les Indiens, en s'opposant à leur conversion forcée; et chez d'autres encore.

A côté de ces val valeureux Miccentro pec, le jésuite érasmistre José de Acosta (1540-1600), missionnaire au Pérou et parlant couramment le quechua, rénovateur intrépide de l'éducation, apparaît plus spécialement attaché à dégager l'originalité des cultures indiennes. Son ***De procuranda Indorum salute*** (1588) et son ***Historia natural y moral de las Indias***(1590), souvent rééditée et traduite en français, anglais, italien, allemand et néerlandais, combattent le préjugé néfaste de l'infériorité constitutive des Indiens et démontrent que certains aspects

notoirement barbares de leurs mœurs (cannibalisme, polygamie) sont dus à leur défectueux mode d'existence et à une éducation déviée par rapport au droit naturel. Selon Acosta, la société sud-américaine possède légitimement ses volture propres, qui doivent être, en majeure partie, préservées; on doit refuser é l'esclavage des Indiens et proclamer leur e'galité à l'égard des Occidentaux (cf. les travaux, sur Acosta, de L. Lopátegui et de M. L. Rivara de Tuesta).

Dans la même perspective de dialogue et d'une ébauche de tolérance à cette époque, on pourrait citer Alonso de Sandoval, Hieronymo de Oré et Juan de Solouzano. Il faudrait encore parler des multiples choniqueurs et pré-ethnographes qui, dès ces temps lointains, bien qu'avec des méthodes rudimentaires, exploraient, sans trop d'idées préconçues, l'âme et les contumes des autochtones: par exemple, Polo de Ondegardo, Bernabé Cobo, Cabello de Balboa, Francisco López de Gómara, etc. Et comment onblies les jésuites, collectivistes du Paraguay, protecteurs des indiens aux XVIIè et XVIIIè siècles?

Avec la Philosophie des Lumières et malgré la censure inquisitoriale et royale, une certaine distanciation à l'égard de la théocratie imposée par les deux métropoles et Allugand et de l' absolue primauté des Européens peut être décelée. Au modèle hispano-portugais tendit à se substituer peu à peu un modèle franco-anglais, celui du libéralisme, déiste ou même agnostique perfois, dans l'ordre politique et économique. Surtout, les leaders de l'Indépendance latino-américaine au XIXè siècle, de Bolívar èt San Martín à Miranda, à O'Higgins (au Chili) à Rivadavia (en Argentine) ou à Francia (au Paraguay), tout en se montrant enclins à imiter les champions européens ou nord-américains de la liberté et de l'égalité firent ressortir en même temps le *quid proprium* de leurs patries sud-américaines, contre l'idéologie des puissances autoritaires et traditionalistes (celles de la Péninsule et celles des Pays Germaniques et des Slaves). L'émancipation amena au pouvoir la bourgeoisie créole et capitaliste, qui domina aussitôt les grandes masses indiennes ou métisses. Tout le

XIX è siècle et tout le XXème siècle en Amérique latine sont faits de la tension entre la minorité dominante (séduite par l'utilitarisme et par le positivisme) et le peuple dominé, qui attend en vain une révolution sociale (ou, du moins, de radicales réformes agraires). Les principaux penseurs se partagèrent alors entre ceux qui, à l'instar de Sustamiento (1811-1888), Alberdi (1810-1884), Bilbao et Mora, souhaitaient l'adoption du mode de penser et de vie nord-américain, pour son pragmatisme efficient, et ceux qui, comme A. Bello (1781-1865) au Venezuela, J. E. Rodó (1871-1917) en Uruguay ou José Martí (1835-1895) à Cuba, repoussaient ce mimétisme et conseillaient à leurs compatriotes de penser et d'agir "por cuenta propia" en étant eux-mêmes. L'appel de ces derniers à une pleine libération mentale devait finalement être entendu par les "Fundadores" de la philosophie ibéro-américaine, surtout à partir de 1910; qu'il s'agisse d'A. Korn, de A. Caso, de J. Vasconcelos, d'A. Rougès, de A. Deústua, de C. Alberini, de E. Molina, de R. de Farias Brito, de F. Romero, de C. Vaz Ferreira, de M. Reale ou de tant d'autres.

Cependant, chez tous ces maîtres, le prestige occidental demeurerait grand. En revanche, le promoteur le plus actif et profond de l'autonomie culturelle, en notre siècle, s'avère être le Mexicain Leopoldo Zea (né en 1912), professeur de philosophie à l'U.N.A.M., fondateur du groupe *Hiperión*, dans le droit fil d'Ortega y Gasset. Ratio - vitaliste résolu et historiciste, Zea estime que toute philosophie doit partir de la **circumstance** (locale et temporelle) de chaque milieu culturel et qu'elle saurait planer dans l'abstrait et dans une pseudo-éternité statique; selon lui, la réflexion philosophique est tributaire du devenir et de la vie quotidienne. Dans ses nombreux et copieux ouvrages (comme *En torno a una filosofía americana*, 1942, *La filosofía como compromiso* (1952). *Dos etapas del pensamiento en Hispano América*, *Apogeo y de-cadencia del positivismo en México*, *América como conciencia latinoamérica en la encrucijada de la historia*, *América en la Historia. Discurso desde la marginación y la barbarie* (1989), etc.), il analyse minutieusement l'idiosyncrasie des peuples de l'Amérique

méridionale ou centrale, qu'il voit grevée d'une tare: la dépendance (jadis envers la Péninsule ibérique et maintenant envers la ploutocratie internationale, essentiellement anglaise et nord-américaine, dont, sous couvert de libéralisme économique, l'impérialisme effréné s'exerce sans vergogne, Zea revendique, dès lors, la totale rupture d'avec cette prépondérance des aires culturelles occidentales et l'avènement d'une Ibéro-Amérique culturellement et économiquement émancipée: non pas, toutefois, au profit d'un nationalisme continental ibéro-américain exclusiviste, mais seulement afin de parvenir, en fin de compte - après avoir obtenu la définitive reconnaissance de authenticité latino-américaine et après avoir atteint la libération socio-économique (grâce à un socialisme démocratique) - à l'établissement d'une philosophie et d'une société mondiales, qui se fonderaient honnêtement sur les différences ethniques ou idéologiques, sur un plan très strict d'égalité entre tous. Cette opinion nuancée se trouve, entre autres, dans *En torno a una filosofía americana* (p.33): "Il faut faire de la Philosophie avec une majuscule, et non pas simplement la philosophie d'un pays déterminé; il faut résoudre les problèmes circonstanciés, mais en se proposant pour but la solution des problèmes de tout homme".

Zea estime que la crise de la pensée occidentale s'est trahie au grand jour lors de la Seconde Guerre Mondiale, qui a vu s'entredéchirer les puissances occidentales; tous les idéaux de la modernité se sont alors écroulés. Il revient donc à l'Ibérie américaine de se forger des idéaux de remplacement, comme elle avait substitué, au XIX^e siècle, le libéralisme, au vieux moule d'un catholicisme ultra-réactionnaire. Pour l'élaboration de ces nouvelles raisons de vivre, il faut pratiquer un philosophe "qui permette d'entrer en relation avec les autres peuples et avec les autres hommes dans une relation qui ne soit plus celle de la dépendance et de la subordination" (*Palabras al recibir el doctorado honoris causa de la Universidad de Moscú*, octobre 1984, exemplaire mécanographié, p.7). Dans cette visée, on s'attachera au concret et à la particularité de chaque être: "chaque homme concrètement possède ce qui lui est particulier, ce qui lui est

propre, ce qui le distingue de tout autre homme" (ibidem, loc. cit.). "Les accidentalités, de la différence" (*Filosofía de la historia americana* (1978, México, p.33) n'empêchent pas qu'elles constituent un requisit imprescriptible de la réalité; il est indispensable de les assumer pleinement, avant de les dépasser.

Cette dynamique conscientisation ne fait encore que s'accroître, ces dernières années, chez les Ibéro-américains. Comme l'écrit Miguel León Portilla, *La visión de los vencidos*, la vision des vaincus (Indiens et métis) prend chaque jour plus d'importance: phénomène qui ne saurait advenir en Amérique du Nord, où les indigènes ont été systématiquement refoulés et assez vite annihilés, sans qu'aucun mariage ou concubinage ait pu intervenir entre colons et colonisés. Il conviendrait de citer les écrivains suivants: E. O'Gorman (*La idea del descubrimiento de América*, 1951), A. Andrés Roig (*Teoría y crítica del pensamiento latinoamericano*, 1981), A. Salazar Bondy (*¿Existe una filosofía de nuestra América?*) 1968), A. Ardao (*Estudios latinoamericanos de historia de las ideas* 1978), V. Cartula Bru (*¿Cuales son los grandes temas de la filosofía latinoamericana?* 1959), M. L. Rivara de Tuesta (*Ideólogos de la emancipación peruana*, 1972), F. Miró Quesada ("Conquista y reconquista de América", dans le volume collectif *El descubrimiento de América y su sentido actual*, 1989), N. Ochoa (*La mujer en el pensamiento liberal*, 1987), C. Marcondes Cesar (*Filosofía na América Latina*, 1988), etc.

En conclusion, le mouvement latino-américain actuel, qui s'appuie sur l'irréductibilité ethnique et psychique d'un vaste espace vital (en évitant tout racisme), nous révèle la place du concept de *différence* dans notre XXème siècle. On pourrait se demander dans quelle mesure il ne se relierait pas à la féconde théologie de la libération qui promeut ces marginaux que sont les miséreux (cf. R. Fernet Betancourt, *Problemas actuales de la filosofía en Hispano-américa*, 1985). Quai qu'il en soit, l'eurocentrisme paraît bien battu en brèche; il n'est, en effet, que de se référer à la retentissante *Declaración* du Colloque de México de 1984, transformant la commémoration ibérique de la découverte et conquête de l'Amérique, prévue pour 1992, en un vibrant appel à la "recontre des cultures" sur un pied d'égalité et à la "redécouverte" des différences, ainsi qu'à la résistance aux impérialismes.